PAULINE DELABROY-ALLARD

ÇA RACONTE SARAH

roman

LES ÉDITIONS DE MINUIT

ÇA RACONTE SARAH

PAULINE DELABROY-ALLARD

ÇA RACONTE SARAH

LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE À VINGT EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES SCHLEIPEN, NUMÉROTÉS DE 1 À 20 PLUS SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VII

© 2018 by Les Éditions de Minuit
www.leseditionsdeminuit.fr

« Ce sera le silence et aucun mot pour le dire. »

Annie Ernaux, *Les Années*

« Ô claire nuit jour obscur
Mon absente entre mes bras
Et rien d'autre en moi ne dure
Que ce que tu murmuras »

Louis Aragon, *Les Lilas*

Dans la pénombre de trois heures du matin, j'ouvre les yeux. Je meurs de chaud, mais je n'ose pas me lever pour ouvrir la fenêtre un peu plus grand. Je suis couchée dans son lit, dans cette chambre que je connais si bien, près de son corps enfin endormi après une longue lutte contre les angoisses qui mangent tout, la tête, le ventre, le cœur. Nous avions beaucoup parlé, pour les éloigner, les repousser aux frontières de la nuit, nous avions fait l'amour, j'avais caressé son corps pour l'apaiser. J'avais laissé glisser ma main le long de ses épaules, puis le long de ses bras, je m'étais pelotonnée contre son dos et j'avais longuement pétri la chair tendre de ses fesses. J'avais guetté sa respiration, en attendant que le souffle court devienne léger, que les hoquets de larmes s'espacent, que la paix trouve enfin le chemin.

Il fait si chaud, dans cette pièce. Je voudrais bou-

ger, un peu, sentir l'air sur mon visage. Mais son corps touche le mien, sa main est posée sur mon bras, et bouger risquerait de faire vaciller l'édifice que j'ai mis tant de temps à construire. Son sommeil est comme un château de sable. Un mouvement et ça se casse la gueule. Un mouvement et ses yeux s'ouvrent grand. Un mouvement et il faut tout recommencer. J'écoute le ronronnement de son souffle plein de sommeil, il me donne envie de rire de plaisir, d'une gaieté enfin retrouvée pour un instant. Je voudrais suspendre la nuit et écouter ce bourdonnement pendant des heures et des heures, des jours et des jours, puisqu'un bourdonnement ça veut dire *je vis*, ça veut dire *j'existe*, ça veut dire *je suis là*. Et moi je suis là aussi, à côté.

Mon corps brûlant reste parfaitement immobile. Si ne pas renverser le château de sable de son sommeil signifie mourir de chaud alors je veux bien mourir de chaud. Dehors, dans cette nuit grisâtre que je perçois par la fenêtre, les oiseaux chantent. On dirait qu'ils sont mille, gazouillant à qui mieux mieux, fendant l'air dans tous les sens, comme les plus habiles des pilotes. Cette nuit de chaleur écrasante, c'est leur 14 Juillet à eux, ils font de la voltige aérienne et ils s'en donnent à cœur joie, inventant des figures toujours plus périlleuses. Dans les arbres lointains, des tourterelles banlieusardes saluent de leurs trilles stridents le tout petit matin qui pointe.

Je regarde leurs ombres filer contre le ciel sale. Je crève de chaud. J'attends.

Je tourne mon visage vers son corps figé, étendu sur le dos, parfaitement nu. Je détaille la finesse de ses chevilles, les os saillants de ses hanches, son ventre souple et le délié de ses bras, le rebondi de ses lèvres qui portent un sourire très léger. J'observe les meurtrissures de la maladie sur ce corps que j'aime tant, les petits points noirs du ventre piqué et piqué encore, la cicatrice près de l'aisselle, le trou sous la clavicule. Je regarde son visage tranquille, parfaitement tranquille, son menton fier, même dans le sommeil, ses joues veloutées, la ligne brusque et surprenante que forme son nez, ses paupières mauves enfin closes. Je regarde son crâne entièrement chauve. Dans la pénombre de trois heures du matin, je la regarde dormir.

Je ne parviens pas, dans cette nuit moite, à détacher mes yeux de son corps nu et de son crâne cireux. De son profil de morte.

I

1.

Ça raconte Sarah, sa beauté inédite, son nez abrupt d'oiseau rare, ses yeux d'une couleur inouïe, rocailleuse, verte, mais non, pas verte, ses yeux absinthe, malachite, vert-gris rabattu, ses yeux de serpent aux paupières tombantes. Ça raconte le printemps où elle est entrée dans ma vie comme on entre en scène, pleine d'allant, conquérante. Victorieuse.

2.

C'est un printemps comme un autre, un printemps à rendre mélancolique n'importe qui. Il y a des magnolias en fleurs dans les squares parisiens, et j'ai dans l'idée que ça écorche le cœur de ceux qui les remarquent. Moi, ça m'écorche le cœur, les

fleurs de magnolia dans les squares. Je les regarde, chaque soir, en rentrant du lycée, et chaque soir, leurs grands pétales pâles me piquent un peu les yeux. C'est un printemps comme un autre, avec des averses impromptues, l'odeur du macadam mouillé, une sorte de légèreté dans l'air, un souffle de joie qui chantonne combien tout est fragile.

Ce printemps-là, je marche comme un fantôme. Je mène une vie que je ne pensais pas mener, une vie seule avec une enfant dont le père a disparu sans crier gare. Un jour, un soir plutôt, il est sorti de l'appartement et puis. Et puis plus rien. Alors comme ça c'est possible, que du jour au lendemain, je veux dire, *littéralement*, du jour au lendemain, entre deux personnes qui s'aiment depuis des années, il puisse ne plus y avoir de regard, ni de parole, ni de dialogue, ni de discours, ni de fâcherie, ni de complicité, ni de tendresse, ni d'amour. C'est cette folie, cette aberration, qui me constitue de jour en jour. Je pense que la vie va s'arrêter là. Je n'espère rien ni personne. Il y a un nouveau garçon, dans ma vie, un garçon bulgare. Quand je parle de lui, je dis *mon compagnon.* Il m'accompagne, voilà, c'est ça, il m'accompagne dans cette vie chagrine. J'attends. Un mot tourne de manière lancinante dans ma tête, le mot latence. Je me dis qu'il faudrait que j'en cherche la définition dans le dictionnaire. Je sais que je suis en

train de vivre un moment de latence. Je ne sais pas combien de temps ça va durer, et par quel événement ça prendra fin. En attendant, tous les jours se ressemblent un peu, entre mes obligations de jeune mère, mes obligations de jeune professeure, mes obligations de fille, d'amie, d'amoureuse du garçon bulgare. Je m'applique à vivre la vie. Je ne la vis pas vraiment. Mais je suis bonne élève. Je tire la langue avec concentration. Je suis bien habillée, polie, charmante. Je parcours les rues du quinzième arrondissement à bicyclette, mon enfant dans un siège derrière moi. Nous allons au musée, au cinéma, au Jardin des Plantes. Je me trouve jolie, on me dit gentille, attentive aux autres. Je ne fais pas de vagues. Je suis la mère d'une enfant parfaite, la professeure d'élèves remarquables, la fille de parents merveilleux. La vie aurait pu continuer comme ça encore longtemps. Un long tunnel sans surprise, sans mystère.

3.

Un coup de sonnette vif, comme un coup de fouet, au milieu de cet appartement où règne une atmosphère compassée. Nous sommes sur notre trente et un pour la fête du 31 décembre, trois couples qui se regardent du coin de l'œil, surpris d'être

là, beaucoup trop apprêtés. Tout est guindé, la décoration de l'appartement, les sujets de conversation, les tenues des convives. Tout est étudié. Grave. Rigide. Le coup de sonnette semble faire sursauter les meubles qui ne doivent pas avoir l'habitude. Murmures. C'est Sarah, se réjouit quelqu'un. Je ne sais pas qui est Sarah. Mais si, me dit-on, vous vous êtes déjà croisées. On me décrit les circonstances. Aucun souvenir. La maîtresse de maison va ouvrir la porte de l'appartement. C'est Sarah, oui. Je ne la reconnais pas.

Elle arrive en retard, essoufflée, riante. C'est une tornade inattendue. Elle parle fort, vite, elle sort de son sac une bouteille de vin, des choses à manger, une profusion de trucs. Elle enlève son écharpe, son manteau, ses gants, son bonnet. Elle pose tout par terre, sur la moquette crème. Elle s'excuse, elle plaisante, elle tournoie. Elle parle mal, avec des mots vulgaires qui semblent flotter dans l'air longtemps après qu'elle les a prononcés. Elle fait trop de bruit. Il n'y avait rien, du silence, des rires affectés, des mines cérémonieuses et, d'un coup, il n'y a qu'elle. C'est agaçant. La maîtresse de maison fronce les sourcils, dans sa robe du soir. Sarah ne s'en aperçoit pas, elle embrasse tout le monde vigoureusement. Elle se penche vers moi, elle sent l'air piquant de fin décembre. Elle a les joues rouges de ceux qui se sont hâtés. Elle est beaucoup trop maquillée. Elle

n'est pas très bien habillée, elle n'a pas revêtu sa plus belle tenue, elle n'est pas élégante, elle n'a pas attaché ses cheveux avec raffinement. Elle parle beaucoup, bondit sur un verre de vin qu'on lui tend, hurle de rire à un bon mot. Elle est animée, exaltée, passionnée.

C'est comme un moment au ralenti. Le verre s'échappe de ma main, mon compagnon s'exclame oh non !, le verre tourbillonne dans l'air, tout le monde regarde, personne ne peut rien faire, c'est déjà trop tard, le verre s'écrase sans un bruit dans la moquette crème, son contenu entier se déverse et dessine une forme abstraite, du vin rouge sur la moquette crème, un beau tableau minimaliste, je blanchis puis rougis d'embarras, la maîtresse de maison fulmine, dans sa robe du soir, c'est une catastrophe, un désastre, le dessin rouge sur la moquette crème, un imprévu, un accident. Une brèche.

Plus tard, nous passons au dîner. Nous nous extasions devant la jolie nappe, les jolis couverts, le joli menu. Il y a un plan de table. Nous sommes sept. La maîtresse de maison déclare qui s'assoit où, dans sa robe du soir. Sarah est placée à côté de moi. À ma droite.

4.

Elle est violoniste. Elle fume des cigarettes. Elle est trop maquillée, c'est encore pire quand on la regarde de près. Elle parle fort, rit beaucoup, est drôle à sa façon. Elle emploie des mots que je ne connais pas. Elle a un argot personnel. Elle s'amuse avec la langue, elle invente des expressions, elle fait des rimes pour le plaisir. Elle raconte des choses amusantes, des histoires pleines de rebondissements. Elle se plie de bonne grâce à mes demandes de précisions. Elle est vivante. Au cours de la conversation j'apprends qu'elle aime beaucoup jouer à des jeux de société, faire de la marche en montagne, chanter avec les gens qu'elle aime. Elle suit une psychanalyse depuis quelques années déjà. Elle se couche sur le divan. Elle trouve ça bizarre, de parler de soi dans un silence glaçant. Mais elle y retourne tout de même, elle pense que c'est important. Deux fois par semaine. Parfois trois.

5.

En sortant de l'immeuble, au petit matin, on marche tous ensemble vers le métro le plus proche. Embrassades sur le trottoir, dans cette drôle d'impression d'être le premier jour d'une nouvelle année. On évoque déjà le verre de vin renversé

comme une anecdote marquante, on refait le film, on ajoute des détails, on décrit les sourcils froncés de la maîtresse de maison, dans sa robe du soir.

Mon compagnon, évoquant Sarah : « Et alors, elle, quelle drôle de fille ! »

6.

Elle m'écrit dans les jours qui viennent, les premiers jours de la nouvelle année. C'est le mois de janvier, mais, une fois encore, le miracle a lieu. Encore une fois l'hiver s'avoue vaincu, traîne encore un peu la patte et tente un dernier coup d'éclat, mais c'est trop tard, c'est fini, le printemps a gagné. Quand je sors du lycée, le ciel est très haut, bleuté, d'un bleu un peu délavé, comme une étoffe teinte. Des nuages nonchalants filent dans le vent. La lune, discrète, dans un coin, est présente aussi, et que le jour et la nuit se côtoient bons amis me fait trembler un peu. Les ombres sont de plus en plus longues, chaque jour, sur le bitume, et je rentre en marchant dans une lumière dorée à nulle autre pareille. Les rues aux maisons en meulière sont pleines de pépiements d'oiseaux, de bavardages ininterrompus, et on pourrait presque entendre les bourgeons poindre sur les branches, verts, délicats, fragiles. Je regarde la lumière qui colore de rose le sommet des immeu-

bles. Combien de fois encore me sera-t-il donné l'immense chance d'assister à tout ça ? Combien de fois encore pourrai-je voir ce spectacle ? Une fois ? Quinze ? Soixante-trois ? Est-ce que c'est la dernière fois, je me demande, est-ce que c'est la dernière fois que je pourrai sentir dans mon corps les frémissements d'une nouvelle saison ? Elle m'écrit dans les premiers jours de la nouvelle année. Quelques mots, d'abord, auxquels je réponds poliment. Puis de plus en plus. Elle dit que ça serait bien de nous revoir. Elle propose d'aller écouter un concert à la Philharmonie. Elle propose qu'on aille au cinéma, au théâtre. Nous nous voyons une fois, deux fois, de plus en plus. L'hiver s'en va petit à petit, à pas feutrés, sans un bruit.

7.

Un matin de mars, elle m'écrit qu'elle est dans le quartier de mon lycée, elle demande si nous pouvons déjeuner ensemble. Je ne peux pas. Je n'ai pas assez de temps, j'ai trop de choses à faire, ce serait gênant que mes collègues s'en aperçoivent. Je dis oui. Je m'échappe, à l'heure dite, une étrange joie au cœur. Il fait beau. Elle m'attend au métro. Elle parle tout de suite, très vite, très fort, elle fait des tas de gestes avec les bras. Elle a les yeux qui brillent. Elle marche sur la chaussée, elle a l'air de se

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-HUIT MAI DEUX MILLE DIX-HUIT DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 6244
N° D'IMPRIMEUR : 1801591

Dépôt légal : septembre 2018

Cette édition électronique du livre
Ça raconte Sarah de Pauline Delabroy-Allard
a été réalisée le 04 juin 2018
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707344755).

© 2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707344786